VI. Codicologie, édition et traduction de textes

Abū al-Ṣalt al-Dānī al-Išbīlī Umayya b. ʿAbd al-ʿAzīz, *Le Livre des Simples [K. al-Adwiya al-mufrada]*, édition et traduction de Barbara Graille.

Damas, IFPO (*BEO*, LV-2003 – Supplément), 2003, 280 p.

Qu'il nous soit permis de justifier d'emblée le double ajout qui figure en titre. Pour ce qui est de la *kunya* en question, c'est bien sous elle que l'auteur est généralement connu (voir p. 9 et *passim*). Le titre original arabe, lui, s'impose pour des raisons de bibliothéconomie, d'autant plus que B. Graille n'en vient jamais à l'invoquer explicitement. Même quand il apparaît dans la liste des œuvres de notre auteur andalou, compilée d'après les biographes arabes, avec une note bibliographique assez développée (n. 57), aucune mention n'est faite que c'est précisément l'ouvrage qui fait l'objet de son travail. Le titre ne figure même pas en tête de l'ouvrage original, à peine dans le colophon et, indirectement, dans la préface de l'auteur et les titres de chapitre.

Abū al-Ṣalt Umayya ibn Abī al-Ṣalt [1] a été, tout à la fois, *adīb*, poète, musicien, historien, philosophe, médecin et homme de sciences. Né à Dénia vers 460/1068, en pleine période des *Taifas*, il a été l'épigone de ses illustres fils [2]. Il s'est éteint à Mahdiyya (Tunisie) en 529/1134, après avoir passé de longues années à la cour des derniers Zirides, et d'autres presque aussi longues entre Alexandrie et Le Caire (Égypte). Dans ces deux pays, il s'est imposé comme « une des figures de proue du monde littéraire et du monde savant de son temps » (L. de Prémare) [3].

À en juger par sa seconde *nisba*, il s'était établi à Séville avant de partir vers l'Orient. Nous ne savons pas si c'était à peine pour exercer sa double ou triple profession, ou bien déjà pour approfondir sa formation dans la célèbre *taifa* des Banū ʿAbbād. Graille n'a pas pris en considération ce point d'onomastique en discutant du lieu et de l'époque où il aurait suivi les cours du polygraphe tolédan Abū al-Walīd al-Waqqašī (408/1017 – 489/1096) [4], ou du motif possible de son départ, évoquant la situation politique et militaire de Valence, la ville voisine de Dénia (p. 15, n. 13). Pour s'être rendu célèbre sous cette double *nisba* (à part celle générique d'« al-Andalusī » !), il faut supposer que c'est bien à partir de Séville qu'il laisse son pays natal, et non pas à partir de Dénia, une fois décédé son maître qui y résidait alors (voir p. 12, n. 3 et p. 14). Nous nous demandons si ce n'est pas le régime almoravide des premiers temps qui aurait contraint l'auteur, éclectique, brillant et peu enclin aux sciences religieuses, à tenter son sort ailleurs…

La pharmacopée éditée ici, traduite au Moyen Âge en latin et en hébreu (l'*Épître sur la musique* aussi a été traduite en hébreu, alors que l'original arabe se trouve encore perdu…), fait partie de la vingtaine d'ouvrages qui sont attribués à notre auteur andalou [5]. D'après Ibn Ḫallikān, elle a été composée au Caire-*Miṣr*. Cette information est confirmée indirectement par le fait que l'auteur est identifié, dans l'en-tête de l'ouvrage, comme *al-Andalusī nazīl Miṣr* (« l'Andalou, établi à Miṣr » et non pas « … qui a séjourné au Caire » !). Il n'y a donc pas de raison pour mettre cela en doute et suggérer que l'ouvrage aurait été destiné à l'un des émirs zirides dont Abū Ṣalt a été le médecin particulier (p. 22 et 23). En tout cas, on ne peut parler sans plus de pharmacopée « andalouse » (on y reviendra).

Au lieu d'exposer la matière par ordre alphabétique, Abū al-Ṣalt suit la classification du corps et des maladies (κατὰ τοπους"!), le tout réparti sur vingt chapitres. Comme le dit bien Graille, il s'agit d'un *vade mecum* pour médecins. Cette division semble avoir inspiré le célèbre Ibn al-Bayṭār dans son *Muġnī*, après avoir mis à profit l'ouvrage dans sa grande somme *al-Ǧāmiʿ*.

Pour son édition, Graille a utilisé cinq manuscrits, dont elle ne nous fournit, pourtant, aucune description, indication chronologique (ou fac-similé) ou référence bibliographique ! Elle ne nous dit pas s'il

(1) On se rappellera qu'Umayya ibn Abī al-Ṣalt était le nom d'un poète plus ou moins légendaire du temps du Prophète ; *EI*[2] X, p. 178.

(2) En rappelant le parallélisme existant entre les *Taifas* andalouses du XI[e] siècle et les républiques italiennes de la Renaissance, María Rubiera Mata le compare à un Leonardo da Vinci, dans l'ouvrage que B. Graille ne connaît pas : *La Taifa de Denia* (Alicante, 1985), p. 149-153 (§ 7.2.4). De plus, pour tout travail sur la culture andalouse de cette époque, on ne peut manquer de consulter Afif Ben Abdesselem, *La vie littéraire en Espagne musulmane sous les mulûk al-ṭawâ'if* (Damas, IFEAD, 2001) ; sur Dénia, voir chap. IX, p. 93-105.

(3) De son côté, H.R. Idris, dans sa célèbre monographie *La Berbérie orientale sous les Zirides*, Paris, 1962, t. II, p. 809-810, a écrit : « Une des figures les plus éminentes de la culture maghrébine de son temps. »

(4) C'est bien « Waqqašī » avec *š* et non *ṣ* , et le second *a* bref et non pas long, la *nisba* se rapportant à l'actuelle ville de Huescas (Tolède) ; *EI*[2] XI, p. 113.

(5) Les deux titres de livre commençant par *K. al-Intiṣār* (p. 21 et 22) doivent se rapporter au même ouvrage ! Par ailleurs, le traité de logique aristotélicienne *K. Taqwīm al-ḏihn fī al-manṭiq* a été étudié par N. Rescher, *Studies in the History of Arabic Logic*, Pittsburgh, 1963, p. 87-90, lequel a démontré qu'il s'agit d'un des premiers témoins de la réception d'al-Fārābī en Andalus (travail ignoré dans les notices sur notre auteur !).

BCAI 24 (2008) Abū al-Ṣalt al-Dānī al-Išbīlī Umayya b. ʿAbd al-ʿAzīz: Le Livre des Simples [K. al-Adwiya al-mufrada]., recensé par Adel Sidarus
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

en existe d'autres, alors que le manuel de M. Ullmann (*Die Medizin im Islam*, Leiden, 1970, p. 276), pour ne pas mentionner d'autres ouvrages de référence, signalait déjà quatre additionnels. Ceux-ci ont été mis à profit par A. Labarta, dans son édition de 2004 (6), qui se base, elle, sur le manuscrit 1815 de Manisa Kitapsaray, de plus grande qualité et ancienneté (XIII^e ou XV^e siècle). En définitive, sur les cinq manuscrits sur lesquels elle se base, à son tour (7), à peine un (Cambridge or. 1021) est commun aux deux éditrices !

Graille a « choisi comme texte de référence le manuscrit de Rabat, pour des raisons de lisibilité et aussi parce qu'en certains endroits le texte [lui] paraissait plus complet » (p. 29). Les additions de chaque manuscrit ont été introduites automatiquement dans le texte principal (entre chevrons ; et avec la ou les références en note), alors que les variantes ou divergences ont été rejetées dans les notes de bas de page, même si elles sont meilleures ou bien unanimes, ou presque, contre la lecture du témoin arbitrairement choisi.

Ce procédé ne nous semble pas adéquat ! Il fallait établir une hiérarchie plus objective de l'importance des différents témoins, essayer d'en dégager un *stemma* et offrir un texte le plus proche possible de l'original. De plus, l'éditrice maintient un procédé « orientaliste », désavoué aujourd'hui, à savoir : établir un texte arabe sans aucune ponctuation, ni vocalisation. À peine l'orthographe est-elle modernisée (*hamza* et points diacritiques restitués), mais sans une analyse préalable des procédés adoptés par les copistes des manuscrits. Pour faciliter les renvois, nous aurions donné un numéro à chacun des items de « simples » qui divisent les chapitres. Du reste, aucune note critique ou commentaire figurent dans le texte ou la traduction.

L'ouvrage se termine sur un double index, un double glossaire et une « bibliographie générale ». Je confesse qu'ils m'ont laissé une impression négative.

Je ne m'arrêterai pas sur les fautes et lacunes, parfois inadmissibles, de la bibliographie (p. 275-279) : elle doit être revue, homogénéisée et… complétée. Je questionnerai plutôt la perspective scientifique de l'« index » et du « glossaire », chacun d'eux en double : français-arabe et vice-versa (p. 245-274). L'index en question concerne en fait « les simples », sujet principal de l'ouvrage, sans qu'il le soit dit, alors que le glossaire est un méli-mélo arbitraire de termes ou d'ensembles de termes, qu'ils soient techniques ou non, sans renvois au texte ou à la traduction ; on ne comprend vraiment pas son objectif, car il ne s'agit guère d'une étude critique du vocabulaire de l'auteur ! Il est, en plus, mal conçu et contient des lacunes en soi importantes. S'agirait-il de simples notes personnelles de la traductrice ?

Quant à l'index, c'est l'arabe qui intéresse en premier lieu ! Et c'est là qu'on aurait dû avoir les noms de plantes de la nomenclature conventionnelle. Du reste, on se demande si l'équivalence établie a été faite à partir du français, alors que c'est à partir de l'arabe qu'elle aurait dû se faire ! Pour le français, il aurait suffi une simple table de correspondance ! C'est à cet effet, entre autres, qu'aurait servi la numération des entrées ou articles de chaque chapitre. Mais le plus grave, c'est que les renvois de l'index ne correspondent à rien ! Ni à la pagination réelle (où l'index français devrait se reporter aux pages pairs et l'arabe, aux impairs !), ni à la pagination (*sic*) du manuscrit de Rabat. Et en essayant de comprendre le système adopté, nous avons rencontré des erreurs et des lacunes qui nous ont laissé absolument déconcertés, nous obligeant à mettre en question tout le sérieux de la correspondance « arabe-français » des plantes et des « simples ». Dès les premières lignes (p. 245a), nous nous sommes confrontés à cette triste vérité !

La première entrée indique :

« Absinthe (petite) ; *art[h]emisia pontica L.* ; *ṯīḥ armanī* : 241. »

Nous ne trouvons rien en page 241, ni le nom français, qui devrait figurer sur la page paire en regard (!), ni le nom arabe ! Rien également dans la page correspondante du manuscrit (indiquée en marge dans les pages de chaque langue) ! Nous espérons donc trouver la solution au glossaire arabe-français. Mais là, sous la lettre *ṯ* (p. 256a), le nom arabe n'y figure pas ! Comme l'item suivant donne l'équivalence : Absinthe de Judée/*arthemisia judaica L./šīḥ* → p. 193 (en italiques petits !?), nous pensons qu'il s'est glissé une petite erreur dans la première lettre du nom arabe antérieur. Mais de nouveau, nous ne trouvons rien sous aucun type de pagination ! Nous consultons le glossaire ar.-fr. (p. 259b). Quelle est notre surprise de trouver que *šīḥ* correspond plutôt à « armoise », et *šīḥ armanī*, à 'armoise d'Arménie' ! Mais là encore, rien aux pages indiquées ! Allons voir au glossaire fr.-ar. : sous « armoise », rien de rien !

(6) *Arnaldi de Villanova Opera medica omnia*, vol. XVII (Barcelona, 2004) : éd. bilingue, textes arabe et latin en regard, suivie de la trad. catalane médiévale de la version latine, avec introductions, commentaires et index détaillés…

(7) Pour différentes raisons, Labarta néglige les autres, qu'elle connaît quand même. En outre, le ms. de Rabat qu'elle utilise (n° 281) est clairement différent de celui non identifié de Graille (n° 1716 ?). Un ms. de Rabat, à son tour non identifié (et considéré comme témoin unique !) sert à l'éd. de Muḥ. al-ʿArbī al-Khaṭṭābī, *Al-Aġḍiya wal-adwiya ʿinda mu'allifī al-Ġarb al-islāmī*, Beyrouth, 1990, texte 8 – édition ignorée par Graille.

BCAI 24 (2008) Abū al-Ṣalt al-Dānī al-Išbīlī Umayya b. ʿAbd al-ʿAzīz: Le Livre des Simples [K. al-Adwiya al-mufrada]., recensé par Adel Sidarus
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Si nous avions une table de correspondance à partir des noms de plantes conventionnels, on aurait pu, peut-être, trouver un début de solution. Cette table s'imposait, en tout état de cause, pour les botanistes et droguistes, mais surtout pour un public non francophone… De même qu'un répertoire des noms grecs et latins, lesquels ont été à l'origine d'un grand nombre des noms arabes, pour ne pas parler de l'origine (indo-)persane, etc. : tout un travail qui n'a pas été fait !

B. Graille aurait trouvé tout cela dans la série de publications d'Albert Dietrich (d'heureuse mémoire) sur la réception de l'œuvre de Dioscoride (*sic* sans *s* final !) en Andalus (voir p. 13), dans la savante collection des *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen* (Philol.-Histor. Klasse, 3. Folge), éditée chez Vandenhoek & Ruprecht :

– *Dioscurides triumphans : Ein anonymer arabischer [sevillanischer] Kommentar (Ende 12. Jahrh. n. Chr.) zur* Materia medica [= Šarḥ li-Kitāb D. fi huyūla al-ṭibb]. Arabischer Text nebst kommentierter deutscher Übersetzung (vol. 172-173, 1988) ;

– *Die Dioskurides-Erklärung des Ibn al-Baiṭār* [= Tafsīr Kitāb D.] *: Ein Beitrag zur arabischen Pflanzensynonymik des Mittelalters*. Arabischer Text nebst … (vol. 191, 1991) ;

– *Die Ergänzung Ibn Ǧulǧuls zur* Materia medica *des D.* [= Maqāla fī ḏikr al-adwiya… fī ṣināʿat al-ṭibb]. Arabisches Text nebst… (vol. 202, 1993) (8).

Elle y aurait, de plus, appris la méthodologie correcte pour aborder ce genre d'ouvrages arabes médiévaux ! Mais surtout, elle aurait pu vérifier si l'œuvre d'Abū al-Ṣalt se situait dans la ligne de la recherche et de l'enseignement andalous ou non, aspect non de moindre importance pour l'histoire de la pharmacopée. Et si cela se confirmait, Abū al-Ṣalt serait tributaire d'une manière ou de l'autre de Dioscoride. Or on ne peut faire de travail critique en la matière sans recourir à l'analyse de sa nomenclature réalisée au début de cette décennie par Max Aufmesser, *Etymologische und wortgeschitliche Erläuterungen zu* De materia medica *des Pedanius Dioscorides Anazarbeus* (Hildesheim, 2000).

Manifestement, nous avons affaire à un premier travail dans le cadre d'une initiation à la recherche arabisante, lequel aurait dû être mieux accompagné et dûment évalué par les responsables de la publication. C'était déjà l'impression que nous avait laissée la lecture de l'introduction sur l'auteur et son ouvrage (p. 11-30). Au-delà des observations émises plus haut, les données n'ont pas été bien intégrées et la bibliographie consultée est un peu vieillie. En matière de médecine et sciences naturelles en islam, on ne peut ignorer aujourd'hui les histoires littéraires de M. Ullmann et de F. Sezgin parues dans l'espace de deux ou trois ans au début des années 70. L'auteure mentionne bien l'ouvrage sur la médecine du premier mais, on ne le trouve jamais cité *de facto*. De plus, c'est le second tome de la série (*HbOr.* VI, 2), *Die Natur- und Geheimwissenschaften im Islam* (1972), qui est plus pertinent pour la matière traitée ici.

Adel Sidarus
Université d'Evora

(8) C'est l'ouvrage que mentionne B. Graille en p. 13. Il avait été édité et traduit en espagnol presque simultanément par Ildefonso Garijo : *Tratado octovo, mencionamos en él lo que D. no cita en su libro…* (Madrid, 1992).

BCAI 24 (2008) Abū al-Ṣalt al-Dānī al-Išbīlī Umayya b. ʿAbd al-ʿAzīz: Le Livre des Simples [K. al-Adwiya al-mufrada]., recensé par Adel Sidarus
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net